

général Lestocq, dont le maréchal Ney avait retardé l'arrivée sur le champ de bataille jusqu'à quatre heures du soir, vint se joindre à leur droite et prévenir leur ruine mais non pas leur défaite ; ce nouveau combat ne fit que montrer la valeur, la constance des Russes, et la supériorité des Français. Vers huit heures du soir, Napoléon ordonna d'allumer sur toute la ligne des feux de bivouac, qui semblaient éclairer et constater sa victoire. Le général Beningsen fit un dernier effort pour soutenir d'abord et ensuite dégager son aile droite, que débordait le maréchal Ney ; mais bientôt cette aile mise en déroute par une charge à la baïonnette le força lui-même à profiter de l'obscurité pour dérober sa retraite. Napoléon resta maître du champ de bataille, où vingt mille morts et trois à quatre mille chevaux tués, la neige couverte de sang, de débris de boulets, d'obus, d'armes de toute espèce, et un nombre immense de blessés, formaient le plus hideux spectacle. Le bulletin qui apporta à Paris le récit de la bataille d'Eylau produisit une douloureuse impression et offrait la trace des pénibles pensées qui déchiraient l'âme du vainqueur. "Après la bataille d'Eylau, disait-il, " l'Empereur a passé tous les jours plusieurs heures " sur le champ de bataille, spectacle horrible, mais " que le devoir rendait nécessaire. Il a fallu beau- " coup de travail pour enterrer tous les morts. On " a trouvé un grand nombre de cadavres d'officiers " russes avec leurs décorations. Il paraît que parmi " eux il y avait un prince Repnin. Quarante-huit " heures après la bataille, il y avait plus de cinq " mille Russes blessés qu'on n'avait pas encore pu " emporter. On leur faisait porter de l'eau-de-vie " et du pain ; et successivement on les a transpor- " tés à l'ambulance." La bataille d'Eylau, où l'armée française perdit seize généraux tués ou morts des suites de leurs blessures, est, relativement au nombre des combattants, la plus sanglante qui ait eu lieu sous l'Empire. Le lieutenant général d'Hautpoul fut blessé à mort. Il avait exécuté à la tête de ses cuirassiers *cette fameuse charge qui traversa toute l'armée russe.* Napoléon courut les plus grands dangers à cette terrible affaire : en vain

le prince Berthier voulut l'empêcher de rester constamment sous le feu le plus violent des batteries ennemies, il persista à s'exposer, sans donner le plus léger signe d'émotion, au milieu des alarmes que sa position inspirait à tous ses généraux.

La seconde capitale de la Prusse, Königsberg, n'échappa à nos armes qu'à un moment ; car Beningsen l'avait évacué après la bataille d'Eylau, et Napoléon a conservé l'offensive. En Poméranie, le maréchal Mortier investit Stralsund, dont le gouverneur avait brûlé le faubourg. Le maréchal Lefebvre s'empare de Mariewerder, sur la Vistule, et marcha vers Dantzick, dont le siège lui est confié. En attendant que l'artillerie de siège soit arrivée des places fortes de la Silésie qui se sont rendues au prince Jérôme, le maréchal fait commencer les ouvrages de circonvallation. Le 16, la victoire d'Oströlenka, longtemps disputée, est enfin arrachée au général Essen par le général Savary. A Braunsberg, le général Dupont attaque dix mille Russes à la baïonnette, les chasse de la ville, prend deux mille hommes et seize pièces de canon. Par ces affaires d'avant-postes, Napoléon veut assurer la tranquillité de ses troupes dans leurs cantonnements. Là, sa sollicitude vraiment paternelle veille sans relâche sur les besoins du soldat, sur les hôpitaux, où les vainqueurs d'Eylau reçoivent les secours de la science et de l'humanité, comme sa prévoyance de général veille sur tous les détails de l'administration militaire ; car, si pendant le combat il ménage peu la vie de ses compagnons d'armes, après la victoire il compte leurs blessures, et de nombreuses promotions viennent acquitter la dette de la patrie.

Pendant que Napoléon attendait au quartier général de Finkenstein le moment de reprendre lui-même la conduite des opérations militaires, de grands événements s'étaient passés à Constantinople et avaient signalé l'ambassade du général Sébastiani. La violation du territoire ottoman par le général russe Michelson, la surprise des villes de Choczim et de Bender au milieu de la paix, étaient de véritables forfaitures, auxquelles la poli-

tique anglaise, que représentait à Constantinople lord Aabuthnot, était loin d'être étrangère.

La Russie avait demandé au divan le rétablissement des hospodars de Valachie et de Moldavie, destitués par la Porte. Les menaces de l'Angleterre appuyèrent cette demande ; et le Sultan Sélim ayant besoin de la paix pour exécuter le projet qu'il avait conçu, avec Mustapha Barayctar, d'accomplir une révolution dans l'empire turc, rétablit les deux hospodars. Ce fut après cette condescendance de la Porte que le général Michelson entra inopinément sur le territoire ottoman, s'empara de Choczim, de Bender et força les Turcs propriétaires en Moldavie de vendre leurs biens et d'évacuer la principauté. L'armée de Michelson, destinée à de plus importantes opérations, allait se renforcer d'autres troupes déjà en marche, quand la prise de Sarsovie par les Français, appelant tout à coup sur la Vistule les bataillons russes du Don et du Danube, obligea Michelson, abandonné à lui-même, de s'arrêter à Bucharest, où l'avant-garde ottomane suffit pour lui fermer le passage.

La guerre fut déclarée à la Russie avec une grande solennité : on déploya le drapeau de Mahomet. Quelques jours après le départ de l'ambassadeur russe, lord Arbuthnot transmit au divan une déclaration dans laquelle il était dit : "... Les cours " de Russie et d'Angleterre ont arrêté et arrangé " entre elles que l'une ferait entrer par terre des " troupes sur le territoire musulman, tandis que " l'autre enverrait par mer sa flotte à la capitale de " l'empire ottoman. Si la Sublime Porte, procède " sur-le-champ au renouvellement de son alliance " avec lesdites cours d'Angleterre et de Russie sur " l'ancien pied, et si elle chasse de la résidence " impériale l'ambassadeur de France Sébastiani, " la guerre cessera à l'instant ; mais s'il en est au- " trement, la rupture avec l'Angleterre est désor- " mais inévitable..."

Le sultan resta inébranlable et dit à l'ambassadeur Sébastiani : " Les Anglais veulent que je chasse " l'ambassadeur de France, et que je fasse la guer- " re à mon meilleur ami. Ecris à l'Empereur